



Blog de Corinne Bacharach

Chroniques et émotions !

Yiddish de Nurith Aviv



Avrom Sutzkever



Migle Anusauskaite

« *Enfant à Tel*

Aviv, j'entendais parler le yiddish un peu partout. Cette langue différente mais si proche de l'allemand suscitait chez les juifs allemands qui m'entouraient, un certain mépris. Ils la considéraient comme un jargon. Et à l'école le yiddish était maudit car plus que toute autre langue il représentait l'exil, et la mort. Mais dans cette langue, où dialoguent l'allemand, l'hébreu, l'araméen, les langues slaves et romanes, a pu voir le jour, entre les deux guerres, une poésie étonnante. »



Yehoyesh



TalHever-Chybowski

C'est avec ce préambule que Nurith Aviv nous présente son nouveau rendez-vous, passionnant comme chacun de ses films. La langue est au coeur du travail de documentariste qu'elle mène depuis vingt ans après avoir été directrice de la photographie pour René Allio, René Ferret ou Agnès Varda. Citons parmi les quatorze documentaires qu'elle a réalisés *Signer* (2017) qui nous plongeait dans la beauté de la langue des signes, *Traduire* (2008), *Langue sacrée, langue parlée* (2004), *D'une langue à l'autre* (2002), *Vaters land/Perte* (2001).



Valentina Fedchenko

À son dernier opus, intitulé sobrement *Yiddish*, Nurith



Moyshe-Leyb Halpern

Aviv a hésité à donner un sous-titre. Elle avait pensé à *Sept poèmes en yiddish*. Son propos est de nous faire entrer dans la poésie de l'entre-deux guerre, portée alors par de jeunes poètes qui avaient, pour la plupart, fait le choix d'écrire en yiddish à une période où cette langue était en pleine éclosion en Europe orientale. « *La poésie de ces années était universelle et intimiste à la fois, en relation avec tous les courants littéraires et artistiques de l'époque. {Les poètes} étaient polyglottes et se déplaçaient d'un pays à l'autre. Le "Yiddishland" n'était pas un pays, mais une langue.* »

Pour affirmer la beauté et l'actualité de cette poésie, Nurith Aviv est



Peretz Markish



Raphaël Koenig

allé à la rencontre de sept jeunes gens, trois hommes et quatre femmes, pour qui le yiddish est une passion. Certains sont juifs, d'autres pas. Aucun n'avait le

yiddish pour langue maternelle ni ne l'entendait à la maison. Il n'y a pas nostalgie dans l'intérêt qu'ils portent à cette poésie écrite en yiddish mais, bien au contraire, ils puisent dans cette langue une source d'énergie et de révolte, tout comme les poètes dont ils ont choisi de nous parler.



Anna Margolin



Lila Thielemans

« Pour les jeunes gens de mon film, qui ont à peu près l'âge des poètes dont ils parlent, cette poésie écrite avant la Shoah est une proposition de récit au-delà du seul souvenir de la destruction. C'est la poésie comme forme de résistance contre les voix de l'intolérance. », précise Nurith Aviv.



Celia Dropkin

Le film est construit autour de sept entretiens et de sept poèmes. La réalisatrice a



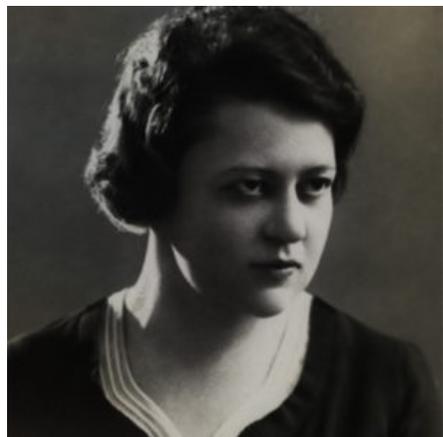
Dory Manor

demandé à chacun de choisir un texte emblématique. Les poèmes signés Yehoyesh, Moyshe Leynhalpern, Peretz Markish, Anna

Margolin, Celia Dropkin, Avrom Sutzkever ou Deborah Vogel sont dits en yiddish simultanément à leur traduction (signées Arnaud Bicard et Batia Baum) qui défilent à l'écran. Profitons de cette mise à l'honneur de cette langue longtemps ignorée, oubliée ou dépréciée pour saluer l'extraordinaire travail accompli par Rachel Ertel depuis des années pour porter au public français nombre d'auteurs yiddish.

Les entretiens, tournés à Berlin, Paris, Tel Aviv, Vilnius et Varsovie, ont été réalisés en yiddish pour trois d'entre eux, en hébreu dans deux cas, en français et en anglais pour les autres. Chaque témoignage nous conduit sur le chemin

singulier de ces jeunes gens érudits vers le yiddish : quête de leur identité juive pour certains, réhabilitation d'une langue méprisée pour d'autre, d'une « langue de l'ennemi » explique l'israélien Dori Manor, car la langue cosmopolite, langue de la diaspora et non celle de l'idéal fort israélien, langue qui représente la partie vivante de la culture polonaise pour Karolina qui veut comprendre ce qu'on lui avait caché.



Debora Vogel



Karolina Szymaniak

Nurith Aviv a mis au point un cadre semblable pour chaque entretien : ses interlocuteurs nous font pénétrer dans leur propre maison. En hébreu la maison se dit *Bait*, mot qui signifie également une strophe. « *C'est comme si, en entrant chez eux, on entrait dans une strophe de poème* », nous invite la cinéaste.

Yiddish, un film de Nurith Aviv, 60 minutes, 2019

Au cinéma Les 3 Luxembourg, 67 rue Monsieur le Prince 75006,

À partir du 11 mars.

Plusieurs séances sont suivies de rencontres avec la réalisatrice et des invités.

Informations à retrouver sur le site nurithaviv.free.fr



PARTAGER :



WORDPRESS:



Un blogueur aime ceci.

📅 mars 10, 2020 👤 C28_11-53-75 📁 cinéma

3 réflexions au sujet de « Yiddish de Nurith Aviv »

Miller Gilles

mars 10, 2020 à 5:42

Grand merci pour ce texte Corinne. Nous sommes au seuil du film, on y sent son pouls. J'aimerais y entrer !

C'est concis et précis. Je vous suis !

C28_11-53-75 👤

mars 10, 2020 à 9:55

Merci à vous !

Lussan

mars 14, 2020 à 11:54

Viele tanke Corine. Vous avez été droit à l'essence -même de la transmission et de ses raisons internes de la Yiddishkeit .Tarless . Michel Lussan-Loïtzanski qui suit des cours de Yiddish à l'Université Libre de Bruxelles(4 étudiants !Probablement que la professeuse Sonia Pinkusowitz-Dratwa est une des meilleures d'Europe ,pour preuve ,elle est venue de New-York ,Capitale mondiale du Yiddish). A gît und gezunt Shabbes.

Fièremment propulsé par WordPress